

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 » six mois. 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces à Paris, chez M. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 30, rue de la Harpe. Le JOURNAL DE ROUBAIX est aussi distribué par la publication des annonces de M. HAYAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

17 juin 1862.

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur* :

Les troupes françaises, maitresses, après un brillant combat, des défilles de Cumbres, s'étaient avancées sans obstacle jusqu'à Amozoc, à trois lieues seulement de Puebla. Partout les populations leur faisaient le meilleur accueil, et indépendamment des villes de Cordova et d'Orizaba, beaucoup de localités, telles que Chiquihite, Paso Ancho, Paso del Macho et la plupart des bourgs de la province de la Vera-Cruz s'étaient prononcées contre le gouvernement de Juarez.

On s'attendait à voir, à notre approche, un mouvement semblable éclater à Puebla et secourir une attaque que le général de Lorencez se proposait de diriger contre la position fortifiée de Guadalupe, qui couvre la ville. Bien que les détails manquent, par suite de l'irrégularité des communications avec la Vera-Cruz, on a su dans ce port, le 15 mai, au moment du départ de la *Louisiane*, par une dépêche officielle du général de Lorencez, adressée le 9 au commandant de la marine, que l'armée occupait, à cette date, son campement d'Amozoc, sur le plateau d'Anahuac.

D'après des rapports d'origine mexicaine, l'attaque projetée a eu effet et a été exécutée le 5 avec une grande vigueur, mais sans atteindre son but, les retranchements de Guadalupe n'ayant pas été enlevés. Depuis lors, aucun autre engagement n'avait eu lieu.

Le gouvernement de l'Empereur prend immédiatement des mesures pour expédier au Mexique des renforts considérables.

Le *Moniteur* emprunte à un journal de Mexico, en date du 10 mai, le rapport suivant, qu'il publie sous toute réserve, les rapports du général de Lorencez n'étant pas encore parvenus au gouvernement :

Rapport sur la défense de Puebla par le général Zaragoza.

Armée de l'Est, quartier du général en chef.

Après avoir commencé mon mouvement retrograde à partir des Cumbres de Aultzingo, je suis arrivé dans cette ville le 3 de ce mois, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en informer Votre Excellence. L'ennemi me suivait à une petite journée de distance, et, ayant laissé à l'arrière-garde la se-

conde de cavalerie, composée d'environ 300 hommes, pour qu'elle lui fit obstacle autant que possible, je me postai, ainsi que je l'ai dit, à Puebla. Je donnai immédiatement des ordres pour mettre en état de défense régulière les hauteurs de Guadalupe et Loreto, et je fis terminer à la hâte les fortifications de la place, qui jusqu'alors avait été négligées.

Dans la matinée du 4, je prescrivis au général Miguel Negrete, officier des plus distingués, de se mettre à la tête de la seconde division placée sous ses ordres, forte de 1,200 hommes, prête à combattre dès qu'il en donnerait le signal, et d'occuper les hauteurs déjà mentionnées de Loreto et de Guadalupe, qui furent garnies de deux batteries d'artillerie de campagne et d'obusiers de montagne. Le même jour, je fis former avec les brigades Berriozabal, Diaz et Lamadrid, trois colonnes d'attaque composées, la première, de 1,082 hommes, la seconde de 1,000, et la dernière de 1,020, tous fantassins, outre une colonne de cavalerie de 550 chevaux que commandait le général Antonio Alvarez à qui je confiaï une batterie de campagne. Ces forces demeurèrent assemblées sur la place San José jusqu'à midi; après quoi elles rentrèrent dans leurs quartiers. L'ennemi passa la nuit à Amozoc.

À cinq heures du matin de la journée du 5 mai, nos troupes marchaient dans l'ordre de bataille que je leur avais assigné, et que Votre Excellence trouvera indiqué sur le croquis ci-joint. J'ordonnai au commandant général de l'artillerie, colonel Zoferino Rodriguez, de distribuer le reste de ses pièces sur les remparts de la place, en les mettant à la disposition militaire de l'Etat, le général Santiago Tania.

À dix heures du matin, on aperçut l'ennemi, qui ne prit que le temps nécessaire pour camper et lança ses colonnes d'assaut, l'une vers les hauteurs de la Guadalupe, composée d'environ 4,000 hommes avec deux batteries; l'autre, plus petite, de 1,000 hommes seulement, menaçait notre front. Cette attaque, que je n'avais pas prévue, bien que je connusse l'audace de l'armée française, modifia mon plan et me décida à la défensive. J'ordonnai en conséquence à la brigade Berriozabal d'aller au pas redoublé renforcer Loreto et Guadalupe, et au corps de carabiniers à cheval de prendre la gauche de l'infanterie pour charger au moment opportun.

Peu après, je commandai au bataillon de la Reforme, de la brigade Lamadrid, de se porter au secours des troupes placées sur les hauteurs et qui se trouvaient de plus en plus engagées. Je fis marcher

le bataillon de sapeurs de la même brigade, avec ordre d'occuper un village qui se trouve situé presque au sommet de la colline: il y arriva si à propos qu'il arrêta la marche d'une colonne qui se dirigeait de ce côté sur la même colline, en se battant pour ainsi dire corps à corps. Les Français firent trois charges soudaines et furent repoussés chaque fois; la cavalerie, postée à la gauche de Loreto, saisissant la première occasion, les attaqua vivement, ce qui les empêcha de se reformer pour tenter une nouvelle charge.

Au moment où le combat était le plus animé sur la hauteur, une autre lutte non moins acharnée avait lieu dans la plaine, à droite de son front de bataille. Le général Diaz, avec deux corps de sa brigade, l'un des corps de la brigade Lamadrid avec deux pièces de campagne et le reste de la brigade Alvarez, rencontrèrent et refoulèrent la colonne ennemie, qui marchait intérieurement contre nos positions. Elle se replia vers la hacienda de San José, où elle fut rejointe par ceux que nous avions délogés de la colline, et qui, déjà organisés de nouveau, se préparaient à se défendre et s'apprêtaient de nouveau à la charge. Je ne pouvais les attaquer, parce qu'ils avaient une force numérique plus grande que la mienne. Je fis donc faire halte au général Diaz, qui les poursuivait avec ardeur, et je me contentai de conserver une position menaçante.

Les deux forces belligérentes demeurèrent en vue l'une de l'autre jusqu'à six heures du soir. L'ennemi se retira alors dans son campement de la hacienda de los Alamos, tandis que nos soldats rentraient peu après dans leurs lignes.

La nuit se passa sur le champ de bataille, où l'on ramassa les morts et les blessés de l'ennemi. Cette opération dura tout le jour suivant, et quoique je ne puisse dire le chiffre exact des pertes des Français, on assure qu'ils auraient eu un millier d'hommes tant tués que blessés, outre huit ou dix prisonniers (1).

Je crois devoir, au reste, signaler à Votre Excellence l'attitude de mes braves compagnons; le fait glorieux qui vient d'avoir lieu met en lumière leur courage et suffit pour les recommander.

L'armée française s'est battue avec beaucoup de vigueur.

Je terminerai en vous informant qu'en même temps que je préparais la défense

(1) D'après une lettre digne de foi, datée de Puebla, 10 mai, et qui nous est communiquée, les pertes de l'armée française seraient de 142 hommes hors de combat; celles de l'armée mexicaine de 240 blessés et 146 morts.

de l'armée nationale, je fus forcé d'ordonner aux brigades O'Hara et Carvajal de surveiller les factieux, qui se trouvaient en nombre considérable à Artixoi et à Matameros, circonstance qui a peut-être épargné à l'ennemi une déroute complète, et enlevé au petit corps d'armée de l'Est l'occasion d'une victoire qui aurait immortalisé son nom.

Quartier général de Puebla, le 9 mai 1862.

J. ZARAGOZA. Au ministre de la guerre, à Mexico.

Une correspondance adressée au *Monde* fournit des détails intéressants sur l'affaire de la Puebla. Nous y lisons :

Cet échec, dû à la témérité des zouaves, qui ont transformé une simple reconnaissance en une attaque à l'arme blanche d'un mamelon fortifié par la nature et par l'art, et hérissé de canons, retardera de quelques jours la prise de Mexico. Jnarez l'a exploitée avec son adresse accoutumée, en surexcitant le patriotisme chancelant de ses auxiliaires et en se livrant à des exactions sans frein, afin de prolonger pendant quelques jours un pouvoir qu'il sent lui échapper et dont il a fait un si mauvais usage.

Les morts, ajoutés cette correspondance, sont en petit nombre. La retraite s'est opérée en bon ordre, et si le général Lorencez avait voulu, le lendemain de cette escarmouche, sacrifier quelques centaines d'hommes, il serait entré dans Puebla après avoir porté un coup décisif à l'armée ennemie; mais comme il attendait le général Douay, il a regagné son camp, à deux lieues de Puebla, afin d'éviter une inutile effusion de sang. Il convient d'ailleurs d'ajouter que les forces françaises valides n'excedent pas 5,000 hommes, tandis que leurs adversaires compaient de 10 à 13,000 hommes au moins, d'après les évaluations les plus modérées.

Des correspondances directes de Mexico, du 11 mai, ajoutent quelques détails nouveaux, à ceux déjà connus, sur l'affaire de Guadalupe. C'est le 5 et non le 8 mai qu'elle a eu lieu. La petite armée française était toujours au camp d'Amozoc, où elle n'avait pas été inquiétée par l'ennemi. Les vivres continuaient à lui arriver, et on était sans aucune inquiétude sur sa situation.

Le Conseil d'Etat vient de rendre une décision fort importante à connaître en

matière d'élections. Nos lecteurs se souviennent que, vers le milieu du mois de juin 1861, les électeurs de la commune de la ville de Lyon avaient à nommer à la fois un conseiller général et un conseiller d'arrondissement. Sur le bureau, devant les scrutateurs, étaient deux urnes; une portant la mention Conseil général, et l'autre portant celle de Conseil d'arrondissement. Il arriva que, malgré cette distinction, des électeurs se trompèrent et que l'urne destinée au Conseil d'arrondissement fut votée par les électeurs de la commune de la ville de Lyon. Le moment du dépouillement venu, le bureau, invoquant une circulaire ministérielle émanée de M. de Morny, attribua cent onze de ces suffrages à M. Cabias; et, malgré les protestations de quelques électeurs présents, soit de les annuler, soit de les rendre valables pour le Conseil d'arrondissement, une protestation légale suivit; les auteurs se pourvurent devant le Conseil de préfecture du Rhône, qui adoptant la doctrine sur laquelle le bureau s'était fondé, rejeta la protestation.

Justement opiniâtres dans leurs réclamations, les électeurs s'adressèrent au Conseil d'Etat qui vient de rendre un arrêt favorable. Cet arrêté, en date du 5 juin courant, annule l'arrêt du Conseil de préfecture du Rhône et annule les élections qui ont eu lieu à Lyon les 15 et 16 juin 1861 pour la nomination d'un membre du Conseil général, etc.

Cet arrêté constitue un précédent d'autant plus utile qu'il fixe la jurisprudence électorale sur un point contradictoire avec des instructions ministérielles très précises.

### TRAVAIL QUOTIDIEN, SALAIRE QUOTIDIEN

Si l'on trouvait un moyen de faire arriver sûrement au ménage la totalité du salaire gagné par le père de famille, on aurait résolu aux trois quarts le problème de l'abolition de la misère et de l'inconduite qui sert d'achèvement à la misère. Malheureusement, jusqu'à ce jour, on n'a pas encore rencontré le joint pour cela. Le salaire dans les grands ateliers se paie en général tous les quinze jours. En déduisant ce salaire, qui constitue toujours relativement une assez forte somme, les chefs d'ateliers recommandent souvent aux ouvriers de le porter intact à leurs ménagères. Cette recommandation est rarement suivie. Il y a toujours entre l'atelier où se fait la paie et la maison où la femme et les enfants attendent avec anxiété l'argent qui représente leur pain quotidien, un certain nombre de cafés, débits de vin et de boisson où la paie est, comme

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 18 JUIN 1862.

N° 9.

## Un cœur de femme.

CHAPITRE VII. (Suite).

11 au soir.

J'en étais là de ma lettre il y a trois jours, quand j'ai été interrompue par l'arrivée d'un voyageur. Devine qui? Oh! si un pressentiment pouvait te le dire et faire battre ton cœur un peu plus vite qu'à l'ordinaire, il ne serait pas si malheureux, le pauvre garçon! Tout cela te dit assez qu'il s'agit d'Ernest Willner. Après avoir visité la Suisse et le midi de la France, il vient nous voir, selon sa promesse, et nous fait espérer qu'il passera quelques semaines auprès de nous. Comme je vais chercher à lui rendre agréable son séjour à Santa-Maria! d'abord pour faire plaisir à mon mari, qui l'aime comme un frère — moi aussi, Elise, je voudrais bien que quelqu'un que tu connais me donnât le droit de l'aimer en sœur, — et ensuite pour le distraire de sa mélancolie, dont les voyages n'ont pu le guérir.

Il paraît cependant moins triste et moins découragé; il parle de la Suisse; il nous dépeint comme il sait si bien le faire, c'est-à-dire en poète, les montagnes et les

lacs de ce beau pays. Si tu l'entendais, tu serais ravie, tu croirais voir ces grandes scènes de la nature et tu ne saurais qu'admirer le plus, ou du talent qui vous le met pour ainsi dire sous les yeux, ou de leurs beautés qui inspirent une pareille éloquence. Il cherche visiblement à oublier ou plutôt, je crois, à ne pas nous être à charge pour un extérieur sombre et chagrin. Mais, quand il ne se croit pas observé, quel abattement sur ses traits et dans son attitude! Nous n'osons, Albert et moi, échanger en sa présence un regard tendre ou une caresse, car ses yeux se remplissent de larmes. O Elise, comme c'est triste de voir pleurer un homme! Et quand je songe que c'est toi... mais non, n'en parlons plus, tu serais mécontente.

Tu ne contesteras pourtant pas que tu ne sois la cause de son chagrin. Je l'ai vu, pendant qu'Albert nous faisait la lecture et que j'étais censée absorbée par ma broderie, contempler ton portrait une heure entière avec une expression qui n'était pas de l'amour, mais bien de l'adoration. Une adoration mêlée de douleur. Ce portrait, je dois te l'avoir dit, occupe un des panneaux du petit salon où nous passons toutes nos soirées. Et dans le jour, quand je suis seule, il est pour moi une compagne; je lui parle, je le consulte du regard, et parfois il me semble qu'il s'anime et me répond. Ne ris pas, Elise, c'est bien sérieux; je ne pourrais vivre sans ton image, à défaut de toi-même. Et Albert! si tu savais comme il s'absorbe dans cette même contemplation! Je lui ai dit l'autre jour en riant que j'étais jalouse de toi; qu'il te regardait plus en peinture qu'il ne me regarde, moi vivante et agissante. Il est vrai, ai-je ajouté, sérieusement cette fois, que je ne suis pas belle comme Elise.

Alors il m'a répondu, d'un ton grave et doux qui m'a émue :

Ma Clotilde, je t'aime autant qu'un mari peut aimer la meilleure des femmes; mais je partage le sentiment que tu portes à ta sœur et qu'elle mérite si bien; je l'admire, je la vénère, je lève les yeux sur son image comme sur une figure d'ange ou de madone dont la vue élève l'âme et rend meilleur.

Oh! comme il a raison et que je suis bien de son avis! Je lui ai donné deux gros baisers pour cette bonne réponse.

Mais Ernest, lui, ce n'est pas seulement comme un ange ou une madone qu'il te regarde. La contemplation de ces célestes figures n'éveille pas de douleur et ne fait pas non plus rougir ceux qu'on surprend les yeux fixés sur elles. Il ne prononce jamais ton nom, mais amène adroitement l'entretien sur notre mère, sur Maurice et Suzanne, sur les Charmilles, tout cela pour entendre parler de toi. Il t'aime toujours, Elise, il t'aime plus que jamais; et toi, seras-tu éternellement insensible? Non, non, tu es trop bonne, tu auras compassion de lui.

Jenny s'épuise en efforts pour l'arracher à sa mélancolie; mais cette gaieté bruyante semble plutôt le fatiguer et l'éteindre. Il cherche le calme et la solitude; pendant qu'Albert et moi nous livrons, chacun de notre côté, à nos occupations quotidiennes, il écrit dans sa chambre. Ce sont des poésies; nous l'avons forcé à nous lire quelques-unes; elles sont bien touchantes; on sent qu'il écrit avec le cœur, et que son cœur aime et souffre.

Albert rentre pour souper et Ernest va descendre; je te souhaite donc le bonsoir, ma chère petite sœur, et je t'envoie les mille baisers que je voudrais te donner

moi-même. Partage-les avec notre mère; sa Clotilde t'aime et la respecte plus que jamais. Oh! si je vous avais toutes les deux, que me resterait-il à désirer?

CLOTILDE DUBREUIL.

P. S. J'écrirai ces jours-ci à Suzanne et à mon bon Maurice. Il n'oublie pas, je l'espère, sa petite sœur, qu'il aimait tant à plaisanter. Ici personne ne me tourmente; qu'il le fasse par ses lettres; j'en serais ravie. Voici M. Ernest, qui me charge, pour notre mère et pour toi, de ses compliments respectueux. Si tu savais quelle expression il a mise dans ces deux mots si froids! Pauvre jeune homme! Pense un peu à lui, il le mérite bien.

Cette recommandation ne fut pas perdue; Elise lut et relut avec une invincible émotion toute la partie de la lettre de sa sœur relative à Willner, et ses yeux se remplirent de larmes à l'idée de cet amour si fidèle et si mal récompensé. Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'elle accordait au jeune étranger un souvenir compatissant. Son départ lui avait laissé un vide qu'elle attribuait d'abord à l'absence de Clotilde; mais elle avait fini par reconnaître que la perte de ces entretiens sérieux où Ernest réussissait si bien à la captiver était pour elle une grande privation. La plupart des jeunes gens de sa connaissance avaient l'esprit frivole, par-dessous ou railleur; les uns riaient de tout; les autres ne s'intéressaient à rien et ne savaient rien rendre intéressant; le plus grand nombre ne tenaient que des conversations banales; pas un, enfin, ne réunissait à tant de modestie un esprit si élevé, des connaissances si étendues et un cœur si délicat. Rien d'étonnant donc à ce qu'Elise regrettât la société d'Ernest car il

n'est malheureusement que trop vrai que, le plus souvent, on n'apprécie un bien à sa juste valeur que lorsqu'on en est privé.

D'ailleurs, la pitié est un sentiment qui parle si haut chez une femme! Elise avait toujours écoutée à l'égard d'Ernest; mais elle s'y abandonnait plus entièrement de jour en jour; sa passion pour Albert, qui dominait plus la voix dans son cœur, Willner, en parlant, lui avait remis une pièce de vers en langue allemande — elle lisait et écrivait l'allemand presque aussi bien que le français. — C'étaient des adieux, aux Charmilles et à la Meuse, adieux simples et touchants, où l'amour, et la douleur éclataient malgré la respectueuse réserve du langage. Elise n'y était pas nommée, pas même désignée par aucune allusion, et pourtant tout lui disait que les regrets amers du poète n'avaient pas pour objet les bois, les rochers, le fleuve, les campagnes et les ombres dépeintes par lui sous des couleurs si vraies et si mélancoliques, mais bien celle qui donnait par sa présence la vie à toutes ces belles choses. Chaque idée, chaque mot était pour ainsi dire, imprégné du parfum de l'amour; instruite par l'expérience de son propre cœur, elle ne pouvait s'y tromper, et elle plaignait profondément Ernest. Cependant elle espérait encore qu'il se guérirait, que les voyages produiraient sur lui leur effet ordinaire; que l'oubli viendrait, en un mot, quand Willner ne verrait plus ni elle, ni les lieux où il avait fait sa connaissance, ni le bonheur trop digne d'envie d'Albert et de Clotilde.

Hélas! elle s'abusait donc; le mal était incurable. Quand la lettre de sa sœur l'en eut convaincue, elle se reprocha d'avoir laissé partir Ernest sans lui donner un mot